

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo  
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1978, tome 74b, p. 9-15

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## *A l'Abbaye*

*Le chanoine Léon Dénériaz*

Depuis l'automne 1975, le chanoine Dénériaz était hospitalisé à la clinique Saint-Amé, à Saint-Maurice où, malgré les soins qui lui étaient prodigués, on put voir lentement décliner ses forces physiques. Il conservait néanmoins toute sa vigueur intellectuelle et spirituelle, il restait assidu à la lecture d'ouvrages de théologie et de piété, et faisait encore bénéficier de sa spiritualité les âmes qui recouraient à son ministère. Il se préparait ainsi au dernier adieu, dont visiblement l'heure ne paraissait plus devoir tarder mais, comme souvent, cette heure vint plus tôt qu'on ne l'attendait. Le chanoine Dénériaz s'est éteint paisiblement, dans la matinée de ce lundi 22 mai 1978, dans sa 82<sup>e</sup> année.

La famille Dénériaz est originaire de Morillon et Samoëns, dans la vallée du Giffre, en Faucigny (Haute-Savoie), où on la rencontre dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle et d'où, à plusieurs reprises, elle essaima à Genève

et en Valais. C'est cependant à Coupy-Vanchy, dans le Pays de Gex (Ain), près de Bellegarde, que le futur chanoine naquit le 29 novembre 1896. Son père, M. François Dénériaz, y était employé de la célèbre Compagnie du Paris-Lyon-Méditerranée ; cette compagnie administrait alors la gare de Genève et amena plusieurs familles françaises à s'établir à Genève, et parmi elles la famille Dénériaz qui se fixa finalement à Carouge, la vieille cité sarde à laquelle le chanoine Dénériaz restera toujours très attaché.

Après deux ans passés au collège de Genève, M. Dénériaz entra au collège de Florimont que les missionnaires de Saint-François de Sales avaient fondé depuis peu au Petit-Lancy ; Léon Dénériaz y restera cinq ans, de 1912 à 1917, y poursuivant toutes ses études littéraires. Ce n'est point une banalité de dire que, dès cette époque, l'étudiant manifestait une grande ardeur d'esprit, car il aimait à arpenter les « promenades » de Carouge avec deux amis — qui ont quitté ce monde depuis longtemps — livrant avec eux des joutes intellectuelles fort animées.

En 1917, Léon Dénériaz vint à Saint-Maurice pour faire sa philosophie. Là encore son ardeur ne tarda pas à se faire apprécier et, lorsque les étudiants jouèrent au printemps 1918 la tragédie de Racine, *Athalie* — représentation qui fit date dans l'histoire du Collège — M. Dénériaz y remplit à merveille le difficile rôle de Mathan.

Que Léon Dénériaz se destinât au sacerdoce, n'était un mystère pour personne, mais quand il entra à l'Abbaye, le 28 août 1918, ce fut une surprise pour beaucoup, et d'abord pour son diocèse qui espérait le voir prendre rang dans son clergé. Mais M. Dénériaz se sentait « plus fait », comme on disait, pour la vie conventuelle et c'est en Agaune que le jeune homme chercha le cadre de sa vie.

Après avoir achevé sa formation littéraire par le diplôme de maturité en 1921, M. Dénériaz fera ses études de théologie à Saint-Maurice et à Rome, où on le trouve à l'Université grégorienne et au Séminaire français. De retour à Saint-Maurice, il y est ordonné prêtre le 11 avril 1925 par Mgr Mariétan qui sera aussi le prédicateur de sa Première Messe à la vieille église « royale » de la Sainte-Croix, à Carouge.

Le chanoine Dénériaz enseigna d'abord la religion, l'histoire, les mathématiques au Collège abbatial, où il remplit de plus la charge de surveillant (on dira plus tard de préfet) au lycée, puis dans la section des petits, et des élèves de cette époque lui ont conservé jusqu'à ce jour des sentiments de reconnaissance pour sa compréhension et sa bonté. Il fut encore « économiste », puis directeur de la Congrégation mariale.

Mais en 1930, M. Dénériaz est nommé vicaire à Salvan, où il seconde le chanoine Louis Cergneux, puis le chanoine Pierre-Marie Rappaz, jusqu'en 1935. On permettra à l'auteur de ces lignes d'évoquer cette époque



où, envoyé régulièrement pour un ministère mensuel, le « dimanche eucharistique », il pouvait constater que le vicaire était toujours débordant de vie, d'entrain et de joie. Il y exerçait aussi son dévouement à la commission scolaire et à la caisse-maladie.

Curé de Vollèges de 1935 à 1936, M. Dénériaz remplit ensuite un ministère itinérant, fécond et apprécié, dans de nombreuses paroisses et institutions de Suisse romande où il était appelé à prêcher et animer retraites et missions. On n'a pas oublié la parfaite qualité de ses prédications au triple point de vue de la doctrine, de l'adaptation pastorale et de la tenue littéraire.

De 1945 à 1967, notre confrère assura l'aumônerie à l'institut « Mon Séjour » à Aigle (1945-1957), puis au foyer Saint-Jean Bosco à Gillarens (Fribourg) (1957-1959), enfin au pensionnat Saint-Joseph à Monthey (1959-1967). Les années ont passé et le chanoine Dénériaz est désormais septuagénaire ; alors qu'il était entré à l'Abbaye pour y demeurer,

pensait-il, dans le cadre d'une vie conventuelle, il a vécu la plus grande partie de son sacerdoce dans des ministères extérieurs. La Providence le ramène enfin à Saint-Maurice où, dans la mesure de ses forces, il se dévoue encore au ministère de la direction spirituelle.

Le chanoine Dénériaz avait un tempérament ardent, et ce fut notre peine de le voir peu à peu réduire cette exubérance que nous avions tant appréciée aux jours d'autrefois. Mais il conservait cette âme remplie d'idéal, qu'il avait manifestée dès sa jeunesse et qu'il avait entretenue par sa recherche d'absolu, par ses lectures et par sa prière. Léon Bloy avait été l'un de ses auteurs favoris ; plus près de nous, le cardinal Journet demeurait son guide spirituel. Mais, par-dessus tout, il avait une immense confiance en la Vierge Marie, s'étant promis dès le début de son apostolat sacerdotal, de ne jamais faire de prédication sans y inclure un recours à Notre-Dame.

L. D. L.

### **Le chanoine Marius Pasquier à l'honneur et à la fête**

En avril dernier, deux grandes surprises attendaient le chanoine Marius Pasquier : d'abord, l'arrivée « inopinée » de son soixantième anniversaire, puis la fête organisée en son honneur par ses amis chanteurs et musiciens.

Le dimanche 16 avril, dans le hall du Collège, tandis que M. Pasquier était depuis quelques heures l'otage de sa famille complice, les membres de l'Orchestre du Collège et de l'Ensemble vocal préparaient fébrilement la réception de leur chef.

Et ce fut vraiment une belle fête de l'amitié, de la reconnaissance et de l'action de grâces. En présence du révérend Père-Abbé, de confrères et de nombreux amis, M. Pasquier fut accueilli en musique par l'orchestre et le chœur jouant et chantant sous la baguette de M. André Charlet qui, avec une grande délicatesse, avait souhaité participer du pupitre à l'hommage rendu à son ami.

Dans ses remerciements, après avoir exprimé sa surprise et son émotion, le chanoine Pasquier rappela que le soixantième anniversaire de sa naissance coïncidait avec le trente-cinquième de son Ordination sacerdotale. La Journée des vocations, célébrée par l'Eglise ce même jour, lui donna l'occasion de dire aussi sa joie de prêtre et de religieux qui a toujours associé la musique à la louange adressée au Seigneur.

La seconde partie de la fête se déroula ensuite au Foyer du Collège, autour d'un savoureux buffet froid. Au cours de la réception, le président de l'orchestre et un membre de l'Ensemble vocal présentèrent

leurs vœux à leur directeur et, en témoignage d'affection et de reconnaissance, lui offrirent un dépaysement musical assorti d'un enthousiaste « nihil obstat ».

Rayonnante, bienfaisante journée qui se termina par un accord parfait, même si le point d'orgue en fut inégalement tenu par les uns et les autres...

M. C.

## Une homélie

*Parler de vocation implique l'existence de quelqu'un qui appelle. Si nous voulons répondre, il convient de connaître à qui nous répondons. Le sermon du chanoine Vogel donné à la radio le 7 mai pourrait nous aider à voir plus clair.*

« Le diable probablement. » Ces trois mots, lancés par un inconnu dans un autobus parisien, servent de titre, vous le savez, au dernier film de Robert Bresson. Dans cette œuvre amère, le cinéaste essaie de réfléchir à notre monde, ce gâchis dont les puissances de mort ravagent, dans son corps et dans son âme, une jeunesse trop fragile qui s'en va inexorablement vers le suicide.

On peut certes contester que la réalité soit à ce point désespérante. On peut surtout refuser de croire que le responsable en est « le diable probablement » : les hommes ne seraient-ils pas, tout seuls, suffisamment bornés et stupides, et leur faudrait-il vraiment l'assistance d'une puissance surnaturelle pour saccager le monde et s'engouffrer dans le malheur ? — Mais laissons à d'autres le soin de répondre à ces questions : ce n'est pas aujourd'hui notre propos.

Il est cependant un point précis où la bêtise humaine ne peut tout expliquer, où il me semble reconnaître le doigt de Satan.

Jésus dit à son Père, dans l'Evangile que nous venons d'entendre : « Père, j'ai fait connaître ton nom aux hommes. » Ce qui signifie, entre autres choses : j'ai montré aux hommes qui tu es, ils sauront dorénavant de qui ils parlent quand ils parleront de toi.

Or écoutez ceci, qui a paru tout récemment dans un grand illustré français : « Dieu agit, en tout et pour tout, comme un sadique. On peut proclamer qu'il est infiniment bon : dès que vous le décrivez, vous le montrez infiniment méchant... Où que tu sois, il te voit, tu ne peux rien lui dissimuler. Le gendarme est là, et caché en plus. Tu risques de faire des « bêtises » parce que tu oublies qu'il est là. Mais lui n'oublie à aucun moment de te regarder. Tout ce que tu fais est comptabilisé.

Et après, juge et gendarme te retrouveront à la sortie. » L'auteur de ces lignes n'est pas n'importe qui ; il a même un nom dans le monde de la grande presse.

N'allez surtout pas croire qu'il plaisante. C'est bien sa pensée véritable qu'il entend exprimer. Alors ? Exagération ? Ou caricature ? Oui, caricature si l'on veut, mais caricature de qui ? Certainement pas de Dieu, parce qu'une caricature, tout en déformant la réalité, se doit pourtant de la respecter suffisamment pour qu'on la reconnaisse. Or je ne vois rien dans ce portrait qui me rappelle le Père de Jésus-Christ.

Mais alors, caricature de qui, ou de quoi, sinon d'une certaine **image** de Dieu qui continue de traîner partout, jusque chez ceux qui se réclament de l'Evangile ? Car, si nous y regardons bien, nous la trouvons, cette image, tapie au fond de notre propre cœur, ne demandant qu'à refaire surface à toute occasion. Le Dieu jaloux du bonheur de l'homme, le Dieu tyran qui fait sentir sa puissance en inventant à plaisir des interdictions, le Dieu gendarme qui guette le coupable, le Dieu vengeur qui cherche les occasions de punir, c'est bien une image qui, avec des traits plus ou moins fortement accusés selon les cas, empoisonne encore aujourd'hui la vie religieuse d'un trop grand nombre.

Or le Dieu de l'Evangile n'a pas ce visage-là : il n'a pour nous que le visage de Jésus de Nazareth. La demande de Philippe à son maître : « Montre-nous le Père » ne reçoit qu'une réponse : « Philippe, celui qui me voit voit le Père. » Nous devrions t'en croire sur parole, Seigneur : c'est par toute ta vie de compassion, de respect et de service de l'homme, c'est par ton existence entièrement vouée à la grandeur et au salut de tous que tu as en même temps rendu gloire à Dieu et manifesté son nom de Père, son nom qui est amour.

D'où vient donc, mes frères, l'obstination des hommes à véhiculer, au travers des siècles, le monstrueux portrait d'un Dieu dictateur vouant sa créature à un indigne esclavage ? Qui peut être l'auteur d'une telle perversion ? Le diable probablement. Ne sourions pas. N'a-t-il pas, lui qui est menteur dès l'origine, utilisé déjà cette tactique au commencement du monde, lorsqu'il fit croire à Eve que Dieu, en interdisant le fruit de l'arbre, ne cherchait qu'à préserver ses privilèges et brimer l'homme ? Vraiment, ça lui a trop bien réussi une première fois pour qu'il éprouve le besoin de se renouveler : l'homme reste l'homme, et le Menteur n'a pas intérêt à inventer de nouvelles tromperies quand la première a si bien fait ses preuves.

Une fois pervertie la notion même de Dieu et donc de nos relations avec lui, c'est le rapport de l'homme avec l'homme qui s'en trouve radicalement faussé. Si en effet je pense que Dieu est contre moi alors même qu'il affirme qu'il est pour moi, comment accepterais-je de mon côté d'être pour lui ? Et dès lors, pour qui serai-je, — car il faut bien que je sois pour quelqu'un ou pour quelque chose — pour qui serai-je

sinon pour moi ? Pour les autres peut-être ? Mais au nom de qui, et en vertu de quoi ? Et voilà qu'au Règne de Dieu se substitue non pas, comme on voudrait le croire, le règne de l'homme, mais le règne du « chacun-pour-soi » — ce qui est bien autre chose.

On nous invite en ce dimanche, mes frères, à réfléchir aux moyens de communication sociale. On a certes raison de penser que cinéma, radio, presse et télévision constituent pour les hommes l'occasion de se mieux connaître, d'échanger, de se sentir proches les uns des autres. Mais on se demande à quoi cela peut bien servir si les hommes ne s'aiment pas d'abord. On feint de croire que la connaissance débouchera sur la compréhension, la compréhension sur le respect et le respect sur la fraternité. Ce n'est pas impossible, ça arrive même quelquefois jusqu'à un certain point. Avouons pourtant que jusqu'ici les résultants ne sont guère probants. On en vient alors à se demander si notre naïveté n'attend pas comme résultat ce qui devrait être à l'origine.

Certes, échanger des faits ou des idées, c'est quelque chose, et cela peut aider à se connaître. Mais, comme le dit une formule célèbre, « on ne voit bien qu'avec le cœur ». Comment puis-je comprendre un autre si je ne l'aime pas ? La vraie méthode n'est pas comprendre pour aimer, mais aimer pour comprendre — ou plus exactement, parce que l'amour est à la fin comme à l'origine, chercher à connaître parce qu'on aime afin de mieux aimer.

On lit dans l'instruction pastorale « Communion et progrès » une phrase lourde de sens : « Communiquer, c'est plus qu'exprimer des idées et des sentiments, c'est faire le don de soi par amour, selon la réalité profonde de son être. » Ceci est d'ailleurs la méthode de Dieu : pour communiquer avec nous, il se donne lui-même en son Fils Jésus.

Autrement dit, c'est un leurre que d'espérer voir la fraternité fleurir automatiquement d'une communication qui se limiterait à un échange de connaissances. Tout se passe au contraire comme si la communication véritable supposait un au-delà d'elle-même, comme si, pour être authentique, elle devait baigner dans une communion des cœurs qui la précède, la fonde et la nourrit — en même temps qu'elle s'en nourrit. Il y a quelque chose de tragiquement naïf à croire que la fraternité peut naître dans le royaume du chacun-pour-soi. L'autre restera un rival tant qu'il ne sera pas un frère, et il ne peut être considéré comme un frère au sens plein du mot sans la reconnaissance d'un Père commun.

« Père, j'ai fait connaître ton nom aux hommes. » — Puissions-nous, mes frères, ne jamais travestir le visage du Père en grimace de tyran et trouver dans son amour la source de toute fraternité. Le monde, alors, irait moins mal, et à qui en chercherait la raison, nous pourrions répondre : Dieu, très certainement.